

LE JUGEMENT DE PÂRIS

COMÉDIE EN UN ACTE ET EN PROSE,

Avec un Divertissement.

RESTIF DE LE BRETONNE, Edme

1773

**LE JUGEMENT DE
PÂRIS**

COMÉDIE EN UN ACTE ET EN PROSE,
Avec un Divertissement.

À LONDRES, Chez les Frères CADELLE, dans le Strand.

M. DCC. LXXIII.

AVERTISSEMENT DES ÉDITEURS.

Cette bagatelle nous fut remise, il y a quelques années, par un jeune Français, qui passait de l'Italie dans le Nord de l'Angleterre. N'ayant pu découvrir ce qu'il est devenu, nous prenons le parti de donner sa pièce au Public, en déclarant qu'elle est fort antérieure aux Poèmes du Jugement de Paris, et de la Pariséide, avec lesquels, d'ailleurs, elle n'a rien de commun. Si l'Auteur eût vécu, car il y a tout lieu de croire qu'il n'existe plus, il aurait pu développer un nouveau fond de richesse dans le comique, si cependant la critique ne l'eût pas arrêté dès le premier pas: il était, à cet égard, d'une sensibilité excessive.

PERSONNAGES.

JUNON.
VÉNUMS.
PALLAS.
MOMUS.
PÂRIS.
OENONE.

La Scène est au pied du Mont Ida.

SCÈNE PREMIÈRE.

Pâris, OEnone.

PÂRIS.

Votre père me refuse pour gendre, sous prétexte que je suis trop jeune ; mais, en effet, parce que je suis un pauvre orphelin, délaissé dans ces lieux presque en naissant, qu'on n'a pu découvrir encore quelle est ma patrie ni à qui je dois le jour, il m'humilie cruellement ; mais, n'importe, je vous adore, chère OEnone, et je ne changerai jamais.

OENONE.

Quel sera le gage de tes sentiments ?

PÂRIS.

Je vous le jure ; oui, je jure à vos pieds...

OENONE.

Doucement, recommencez ce serment là. Moins de politesse, mon aimable berger, votre timidité n'est plus de saison. Allons, sois familier avec ton amie.

PÂRIS.

Eh bien, je te jure par Jupiter....

OENONE.

Qui, ce Dieu qui s'est fait un jeu de tromper tant de beautés ? Le bon garant que j'aurais là de ta fidélité !

PÂRIS.

Par la mère d'Amour...

OENONE.

Vénus ? J'aimerais mieux cette Déesse là, quoique cependant ses aventures avec Adonis, Anchise, le Dieu Mars.... Oh ! Non, cela sent encore trop le parjure.

PÂRIS.

Eh bien ! Je te jure.... par toi même, de n'aimer jamais que toi.

OENONE.

Bon cela.

PÂRIS.

Et je scelle mon serment de ce baiser.

OENONE.

Je ne te rendrai pas celui-là.

PÂRIS.

À la bonne heure. Mais quel éclat nouveau se répand tout à coup ? Les cieux brillent d'une lumière plus vive. Qu'annonce donc un jour si beau ?

OENONE.

La plus superbe fête de l'Olympe. C'est aujourd'hui, dit-on, que Jupiter célèbre les noces de Thétis et de Pélée. Jamais rien de si beau ne parut encore : toutes les Divinités de la terre et des eaux assistent à cette pompeuse cérémonie.

PÂRIS.

De qui tient-on cette nouvelle ?

OENONE.

On cite la jeune Hébé, cette Nymphe autrefois notre compagne. On dit qu'on l'a vu ce matin descendre dans nos prairies, et cueillir les bouquets pour les convives du festin.... L'éclat a redoublé, J'entends du bruit.

PÂRIS.

Quelqu'un vient en effet.

OENONE.

Ah ! Gardons qu'on ne nous surprenne ensemble : cachons-nous au fond de ce bois.

SCENE II.

Vénus, Junon, Momus, Pallas.

MOMUS.

Un moment, Mesdames, arrêtez-donc. Toutes les trois, ensemble. Elle est à moi.

JUNON.

À moi, vous dis-je, je vous trouve toutes les deux bien hardies.

VÉBUS.

Moi, franchement, un peu vaines.

PALLAS.

Et moi, bien folles.

MOMUS.

Bon dialogue ; en trois mots, trois injures : nos Déeses s'humanisent.

JUNON.

Épouse du Souverain maître de l'Univers, me contester le moindre de mes avantages !

PALLAS.

Disputer à la valeur le prix de la beauté !

VÉBUS.

Et moi qui.... Ah ! Que cette dispute m'excède, je crois en vérité qu'elles réussiraient à m'enlaidir. Finissons, Momus, va nous chercher Pâris.

MOMUS.

Comment, vous quittez déjà la partie ! Vous n'y pensez pas, Déesse, c'est avouer votre défaite : croyez-moi, de la vigueur ; tenez bon.

VÉBUS.

La folie se divertit.

MOMUS.

Moi, Déesse ! Assurément vous ne me rendez pas justice. Rire d'une querelle aussi grave, dont l'objet est aussi important, aussi noble !

PALLAS.

Depuis quand le Dieu des fous se mêle-t-il d'être Philosophe ?

MOMUS.

Depuis que vous avez cessé de l'être, divine Sagesse ; cette terre est maintenant mon domaine ; je vous ai remplacé.

PALLAS.

Les hommes ne conviendront point de cela, et la sagesse...

MOMUS.

À le département de leurs pensées ; mais celui de leurs actions m'appartient, cela est certain.

PALLAS.

Il est certain que nous ne serons jamais d'accord, cela est dans l'ordre ; mais qui vous a prié, Monsieur le railleur, de venir avec nous ? Il me semble que nous ne sommes guère faits pour aller de compagnie.

MOMUS.

Ma foi, Déesse, puisque vous me forcez à l'aveu, c'est bien contre mon gré si je vous accompagne, tout l'Olympe en est témoin. J'étais dans un coin de la Salle du Banquet, où je m'amusais à rire avec quelques Dieux subalternes, de la noble émulation avec laquelle vous disputiez cette Pomme, que la discordé venait de jeter sur la table. Jupiter m'a remarqué du coin de l'oeil ; il m'a appelé, et m'a dit : Momus, va-t-en avec ces trois Déeses, en Phrigie, sur le Mont Ida, tu y trouveras le beau Berger Paris, remets-lui cette Pomme, en lui ordonnant de ma part de l'adjuger à celle des trois, dont la beauté sera la plus parfaite à ses yeux. J'ai eu beau représenter que ce message appartenait de droit à l'ami Mercure, qu'il était en titre le meneur des Belles. J'ordonne, obéis, a repris Jupiter : était-ce à moi de résister ? Vouliez-vous que je me fusse attiré le sort de ce pauvre Vulcain, qu'un coup de pied... Ah ! Belle Venus, voilà un sentiment qui n'est pas céleste, vous riez quand on parle de la disgrâce d'un malheureux époux ?

VÉNUS.

Eh ! Laisse en paix son titre ; j'ai bien besoin que tu viennes m'attrister du souvenir de ce que j'ai de commun avec lui.

MOMUS.

Il devait être diablement laid ; quand au moyen des filets qu'il avait tendus, il vous surprit avec un certain Dieu, qui ne faisait pas la guerre pour lors.... Eh bien ! Ne voilà-t-il pas votre gaieté revenue ?

PALLAS.

Vous perdez le temps, allez donc chercher ce Berger.

MOMUS.

J'y vais.

JUNON.

Un mot auparavant ; retirons-nous un peu.

PALLAS.

Point de mystère, parlez haut.

JUNON.

Très volontiers ; Momus, ce Pâris que l'on nous donne pour Juge, dis-moi, est-ce un simple Berger ? Ses parents sont-ils riches, ou pasteurs comme lui ?

MOMUS.

C'est de quoi je puis parfaitement vous instruire, Jupiter m'a conté toute son histoire. Le père de ce prétendu Berger est le Roi Priam, qui, sur la foi d'un Oracle, le condamna à la mort dès sa naissance. L'Officier qui fut chargé de cet ordre, touché de compassion, au lieu de le faire mourir, vint l'exposer dans ces lieux retirés ; des Pasteurs le reçurent et l'ont élevé dans leur état champêtre ; il ignore encore qu'il est Prince.

PALLAS.

Momus...

MOMUS.

Eh bien.

PALLAS.

Mon cher Momus...

MOMUS.

Ah ! Je vous entends ; vous avez, aussi vous, quelque question à me proposer, et vous craignez que je n'aie sur le coeur le petit compliment... Parlez, parlez franchement ; je suis sans rancune.

PALLAS.

Dis-moi, mon cher ami...

MOMUS.

Point d'hypocrisie, ou je me fâcherais tout de bon. Mal pour mal, j'aime encore mieux voir la Sagesse altière que rampante.

PALLAS.

Eh bien, Momus, Paris est-il ambitieux ? Aime-t-il la gloire ?

MOMUS.

Il ne la connaît pas encore ; mais vous devez bien juger qu'étant jeune, et fils de Roi, il possède toutes les qualités qui sont propres à former un Héros.

VÉNUS, d'un ton avantageux.

Est-il marié, ce beau Berger ?

MOMUS, sur le même ton.

Non, Déesse, c'est encore une conquête à faire. Il est aussi beau qu'Adonis, vous ne perdrez rien au change ; mais je vous préviens que vous aurez une rivale.

VÉNUS.

Trêve de raillerie, s'il vous plaît.

MOMUS.

Vous vous moquez, Déesse ; c'est le seul revenant bon de mon emploi. N'allez-vous pas vous formaliser, aussi vous ?

VÉNUS.

Moi ? Non vraiment. J'ai toujours trop été de tes amies. Mais, sérieusement, Pâris a donc une maîtresse ?

MOMUS.

Oui : son nom est OEnone.

OENONE, dans le fond du Théâtre.

On parle de moi, écoutons.

MOMUS.

Belle et naïve comme Aglaé, la plus chérie de vos grâces, elle est digne en tout du beau Berger qui l'adore. Ce couple charmant, l'ornement de ces lieux enchantés, n'a connu, jusqu'à ce jour, que le plaisir d'aimer et le bonheur de plaire, mais il touche au terme de sa félicité : le père

d'OEnone ne consentira point à leur union; il a déjà rejeté la prière de Paris. Trompé par les apparences... Hém...

En s'avançant vers le fond du Théâtre.

Il croit que ce n'est qu'un misérable aventurier, sans fortune... Ah ! Je vous y surprends, la belle ; que faites-vous donc là ?

SCÈNE III.

**Vénus, Junon, Momus, Pallas? OEnone,
toujours dans le fond du Théâtre.**

OENONE.

Eh ! Mais ! Vous-même, je viens voir ce que vous y êtes venue faire. Vous nous avez causé une frayeur mortelle : à qui donc en voulez-vous ? Qui sont ces aventurières là ? Quelle est celle-ci avec ce vilain plumage sur la tête, qui me regarde de travers, appuyée sur un grand bâton ; et cette autre qui, je crois, n'a jamais su rire de sa vie, tant sa gravité est triste ; et cette intrigante là, qui m'a tout l'air d'une franche coquette, avec ses tons sucrés et ses yeux radoucis ? Qui sont donc tous ces gens-là ? Qu'est-ce donc que tout cela veut dire ?

JUNON.

Quelle est cette petite fille ?

MOMUS.

Déesse, c'est OEnone, cette jeune Bergère, la Maîtresse de Paris, dont je vous faisais à l'instant le portrait.

OENONE.

Des Déeses !

MOMUS.

Elle fait ici le vôtre d'une manière qui vous étonnerait, sur ma parole. Peste, cet enfant-là est bien plus habile que je ne pensais.

VÉNUS.

Hé bien ! Ne peut-on la voir, cette chère enfant ? Qu'elle approche.

OENONE.

Adieu, Monsieur, on m'attend.

MOMUS.

Arrêtez, un mot ; nous cherchons Pâris : c'est l'objet de notre voyage ; il faut que vous l'amenez ici, ces Dames veulent le consulter sur un point des plus délicat.

OENONE, à part.

Ô Ciel ! Elles viennent pour m'enlever mon amant...

Haut.

Monsieur, est-ce que je ne puis pas bien leur donner moi-même les éclaircissements dont elles ont besoin ?

MOMUS.

Oh ! Non vraiment, cela ne se peut ; ces Dames n'en veulent qu'à Pâris : allez le chercher, vous dis-je, ne craignez rien ; je réponds de tout... autant que je le puis.

OEnone sort.

SCÈNE IV.

Vénus, Junon, Momus, Pallas.

MOMUS.

Ah ! Ça, Mesdames, avant que votre juge soit ici, il faut vous mettre en état de paraître devant lui ; songez que c'est un jeune et timide Berger, qu'il vous serait facile de l'effrayer ou de le séduire ; mais songez aussi qu'il serait honteux pour celle qui va recevoir la Pomme de ne devoir cet hommage qu'à son artifice, et que la beauté, pour mériter ce nom, doit paraître encore plus charmante en sortant du bain, qu'en quittant la toilette.

VÉNUS.

C'est ainsi que Vénus pense.

JUNON.

Et moi de même, assurément.

MOMUS.

Et vous ?

PALLAS.

Je ne puis avoir d'autre sentiment.

MOMUS.

Puisque vous pensez, ainsi que moi, que le prix ne doit être adjugé qu'aux seules grâces de la nature, consentez donc, Déesses, avant d'enter en lice, à renoncer à toutes les impostures de l'art ; et je commence par vous, Déesse de la guerre ; allons, donnez-moi ce casque effrayant, cette lance terrible. Dans les champs de Mars cet appareil menaçant peut bien vous assurer le destin des batailles, mais il s'agit ici de plaire, et non de faire trembler.

VÉNUS.

L'un est plus aisé que l'autre.

PALLAS, en donnant à Momus son casque et sa lance.

L'un et l'autre m'est également facile, et malgré ce souris moqueur, j'espère vous en donner des preuves avant la fin du jour.

Momus met le casque sur sa tête.

VÉNUS.

C'est être avantageuse.

PALLAS.

Que faites vous, Momus ? Ces armes là vous siéront mal ; le destin vous en a donné d'autres qui vont mieux avec votre emploi.

MOMUS.

À moi, des armes ?

PALLAS.

Assurément : l'épigramme, la satire.

MOMUS.

Me voilà, ma foi, bien équipé avec cela, pour combattre tous les travers dont le monde est inondé : passe encore au bon vieux temps ; mais apprenez qu'aujourd'hui sur la terre le rire est hors de mode, et que l'on ne critique plus... que les femmes.

PALLAS.

Et au défaut de la raillerie, c'est donc avec cette pointe là que vous voudriez percer le vice et le ridicule. Eh ! Mais vraiment, vous n'auriez pas mal affaire, et si vous étiez aussi bon guerrier que vous êtes mauvais plaisant, l'univers courrait risque d'être bientôt dépeuplé.

MOMUS.

Comment ! La Sagesse s'égayé ! Voilà du fruit nouveau. Mais venons à vous, ma reine : allons, rien d'imposant ; votre manteau royal, votre couronne.

JUNON.

Ah ! Très volontiers, tenez.

MOMUS.

Que faire de cela : il me prend envie d'essayer aussi de la Majesté.

Il met le manteau.

Cela sera drôle : vous riez. Eh bien, tant mieux, j'aime fort que l'on rie, moi, fut-ce même à mes dépens.

JUNON.

Un fou sous l'habillement d'un guerrier et d'un roi ! La bigarrure est complète.

MOMUS.

Et pourtant fort naturelle.... Ah ! J'oubliais... Donnez aussi votre sceptre et prenez ma marotte.

JUNON.

Fi donc !

MOMUS.

Donnez, vous dis-je ; je fais tous les jours de ces échanges là... Pour vous, belle Cypris... Comme elle est mise ! Quelle simplicité ! Quelle élégance ! J'enrage d'être toujours forcé de l'admirer... Non, rien, absolument rien à reprendre.

PALLAS.

Et cette précieuse ceinture, qui renferme les tendres agaceries, les molles résistances, les brûlants désirs ; ce talisman merveilleux, qui donne avec la beauté tous les charmes séducteurs du sentiment.

VÉBUS.

Eh bien ! Voyez-vous que je m'en sois parée ?

MOMUS.

Pour moi, je la cherche en vain.

VÉNUS.

Le secours de cette ceinture ne m'est pas si nécessaire ; le sacrifice était léger, et je me suis crue en état de vous faire ce petit avantage-là.

JUNON.

Voilà une générosité dont vous auriez pu nous faire grâce.

VÉNUS, à part.

Bon, elles ne l'ont point aperçue.

MOMUS.

Le voilà, le voilà.

SCÈNE V.

Vénus, OEnone, conduisant par la main Pâris, qui a les yeux bandés, Momus, Junon, Pallas.

MOMUS.

Approchez, le beau garçon... Mais que vois-je ? Ah ! Le tour est plaisant ! La petite masque lui a, ma foi, bandé les yeux !

OENONE.

Cela vous déplaît, nous nous en retournons.

MOMUS.

Hé non, petite rusée, demeurez s'il vous plaît.

OENONE.

Hé bien ! Parlez donc ; il n'a pas besoin de ses yeux pour entendre ce que vous avez à lui dire.

MOMUS.

Pardonnez-moi, la belle, très grand besoin pour l'affaire dont il s'agit.

OENONE.

Qu'est-ce donc que cette grande affaire ?

MOMUS.

Apprenez qu'il doit vider le plus fameux différent : il est chargé de dire à qui cette pomme est due.

OENONE.

Elle la prend et lit.

À la plus belle : bon, ce n'est que cela, grand merci, Monsieur, votre servante.

MOMUS.

En la retenant.

Que faites-vous donc ?

PÂRIS.

Elle a raison : s'il est un prix pour la beauté, c'est à ma chère OEnone qu'il appartient. Il faudrait être bien téméraire pour le lui disputer.

VÉNUS, à part.

On ne l'a point flatté : il est vraiment intéressant, ce garçon-là.

MOMUS.

J'ai pitié de ton erreur, mon cher Pâris : ta maîtresse est sans doute accomplie, mais il n'est point du tout question d'elle. Ouvre bien tes oreilles, ce sont les trois plus grandes Déeses de l'Olympe qui se disputent ce prix. Elles sont ici même, et c'est de toi qu'elles attendent leur sort.

PÂRIS.

Qu'entend-je ? Ô Ciel ! Qui ? Moi, un simple Berger juger entre des immortelles !

MOMUS.

C'est de leur consentement, et du choix de Jupiter. Rassures-toi, c'est au Dieu Momus que tu parles.

PÂRIS.

À quel titre ai-je pu m'attirer un tel honneur ? Quelles qualités m'a-t-on donc supposées ?

MOMUS.

Tu es beau, jeune et sensible : voilà, crois-moi, trois grandes qualités auprès des femmes : quitte donc cette timidité puérile, et lève ce voile importun qui te dérobe la vue...

JUNON.

Mêlez-vous de vos affaires, Monsieur de l'épigramme : pourquoi voulez-vous qu'il ôte ce bandeau?

MOMUS.

Belle question ! Comment, prétendez-vous qu'il juge en aveugle ?

JUNON.

Ne suffit-il pas qu'il sache qui nous sommes ? Et ne peut-il juger de notre perfection par les droits de notre naissance et l'éclat du rang que nous occupons ?

PALLAS.

Sans doute, ce moyen est fort bien imaginé ; et j'y donne volontiers mon consentement.

JUNON.

Apprends donc, Pâris, que je suis l'épousée du souverain Maître de l'Univers.

PALLAS.

Et moi sa fille.

JUNON.

C'est moi qui préside...

VÉNUS.

Qu'est-ce donc que tout cela signifie ?

En arrachant le bandeau de dessus les yeux de Paris.

Ah ! Finissons la plaisanterie.

PÂRIS.

Il ne voit encore que Junon et Pallas.

Que vois-je ? Ô Ciel ! Que de charmes ! Que de beautés ! Mes yeux ne peuvent suffire à les voir, ma langue à les exprimer...

Il aperçoit Vénus, et reste frappé d'extase, les yeux fixés, la bouche béante, en s'écriant.

Dieux !

JUNON.

Paris.

OENONE.

Il est devenu sourd.

Elle appelle.

Pâris ; tes serments, perfide, tes serments.

MOMUS.

Le pauvre garçon est pétrifié... Oh ! L'ami, réveille-toi, il faut juger. À qui donnes-tu la Pomme ? Regarde-les donc toutes auparavant.

PÂRIS tourne ses regards un moment sur les deux autres Déesses, puis les laisse retomber sur Vénus, en poussant un soupir.

Ah !

PALLAS voyant qu'il est prêt de donner la Pomme à Vénus.

Un moment. Il y a ici un charme qu'il faut détruire. La vraie beauté ne frappe pas d'abord ; il faut, pour la distinguer, un examen plus attentif. Je demande, avant de donner le prix, que notre juge nous voie seule à seule, et l'une après l'autre.

VÉNUS, en souriant, d'un air avantageux.

En vérité, tout ce que vous voudrez... Vous êtes trop aimables, l'une et l'autre, pour qu'on puisse vous rien refuser.

PALLAS.

Mon caractère est de ne répondre à l'ironie qu'en la confondant : dans un moment vous allez en avoir des preuves. Sortez seulement, et laissez-moi la première ouvrir cette nouvelle lice.

JUNON.

Cela n'est pas juste : l'épouse de Jupiter doit, au moins, avoir le pas sur sa fille.

MOMUS.

Attendez ; voilà qui va vous mettre d'accord.

Il présente à Junon trois pailles qu'il a ramassées.

JUNON.

Comment !

MOMUS.

Tirez. La plus courte paille passera la première. Bon, c'est vous-même.

Il présente ensuite à Pallas et à Vénus.

Vous ensuite, et Vénus la dernière. Maintenant, Mesdames, c'est à vous de vous retirer, en attendant votre tour.

PALLAS.

L'entretien, au moins ne durera...

MOMUS.

Que le temps qu'il faut aujourd'hui pour faire capituler un coeur : quatre minutes.

SCÈNE VI.

Junon, Momus, Pâris, OEnone.

JUNON.

Eh bien ! Te voila triste, rêveur.

OENONE.

Il est tout occupé de sa Vénus. Que je suis tentée de la haïr, cette Déesse-là ! Mais est-elle donc belle, si belle ?

MOMUS.

Presque autant que vous: c'est beaucoup dire.

OENONE.

Vous êtes un méchant, Monsieur Momus.

JUNON.

N'as-tu pas de honte de l'avilissement où tu te plonge ? Je te vois dans la bassesse, toi que la naissance appelle aux emplois les plus distingués ; toi le fils du plus grand Roi de l'Asie.

PÂRIS.

Moi, fils d'un Roi!

JUNON.

Oui, tu l'es ; oui, c'est ce Monarque fameux ; c'est Priam, lui-même, qui t'a donné la vie. Malheureux ! Quoi, tandis que ce Héros, couvert de gloire, jouit sur son Trône, des adorations de la Phrigie, son indigne fils languit ici dans le rang du dernier des humains ! L'héritier de la superbe

Troie se contente d'être un vil Pâtre ! Tu frémis... Hé bien, il en est encore temps ; dis seulement un mot, et je te rétablis dans toutes les grandeurs de ta maison ; je te comble de richesse ; je mets la terre à tes pieds ; je te rends l'égal des demi-Dieux... Tu ne répons rien... Tu baisse les yeux.

OENONE.

Il fait bien ; il serait beau, vraiment, qu'il suivît votre conseil ; que, pour je ne sais quel trône, il abandonnât sa maîtresse, sa maîtresse si fidèle ! Passe encore si je le suivais ; si j'étais Reine quand il serait Roi.

JUNON.

Assurément, c'est de même que je l'entends.

OENONE.

Si j'avais aussi moi bien des richesses, de beaux diamants, de belles robes bien brillantes ?

JUNON.

Sans contredit.

OENONE.

Un char bien magnifique ?

JUNON.

Des plus beaux.

OENONE.

Nombre d'esclaves ?

JUNON.

Sans doute.

MOMUS, à part.

Voilà, ma foi, l'oiseau dans le piège.

JUNON.

Et des courtisans d'une figure, des femmes d'une discrétion... En un mot, vous n'aurez qu'à désirer, mon enfant, tous les plaisirs seront à vos ordres.

OENONE.

Mais... vous ne me trompez pas, au moins ?

JUNON.

Foi de Déesse.

OENONE.

Eh bien ! voilà qui est décidé, vous aurez la pomme.

MOMUS.

Il faut que Paris consente à cela. Vous en tenez dans la tête, la belle, mais lui, c'est par le coeur qu'il est pris.

OENONE.

Pourrais-tu bien refuser le prix à qui nous comble à la fois de tant de bienfaits ? Pâris, mon cher Pâris, accorde-lui cet hommage ; je te le demande au nom de notre amour.

PÂRIS.

Chère OEnone, tout ce que je viens d'entendre tient du prodige. Quoi ! Puis-je croire que ma naissance, le rang qu'on nous offre, tous les dons qu'on veut nous faire...

JUNON.

Eh bien ! Douterais-tu de ma bienveillance ?

PÂRIS.

Moi, Déesse ?

JUNON.

Et tu hésites à la mériter !... Ingrat.

PÂRIS.

Ah ! Ce reproche m'outrage. Faut-il vous protester, vous jurer ?...

MOMUS.

Halte-là, jeune homme ; point de serment pour ton honneur.

PÂRIS, à part.

Il m'éclaire : qu'allais-je dire ? Ah, Vénus !

JUNON.

Eh bien !

PÂRIS.

Ah ! Comptez... Oui... Comptez...

MOMUS.

Vite, Déesse, détalez avec cette espérance-là : votre temps est écoulé.

OENONE.

Ne craignez rien ; vous serez contente, je vous le garantis.

SCENE VII.

Pâris, OEnone, Momus.

OENONE.

Vivre à la Cour du Roi Priam ; être brillante comme ces belles Troyennes; ô la bonne Déesse ! L'aimable Déesse !

PÂRIS.

Quoi ! Sérieusement, tu voudrais abandonner ces lieux champêtres ; renoncer aux plaisirs purs que l'on y goûte ; aux charmes de nos paisibles entretiens : tu pourrais quitter tout cela ?

OENONE.

Mais nous reviendrons, mon ami, nous reviendrons.

MOMUS.

Voici la Déesse de la Sagesse et de la Guerre.

SCÈNE VIII.

OEnone, Pâris, Momus, Pallas.

OENONE.

Voilà une sagesse qui à la physionomie bien sévère, je ne puis la souffrir.

MOMUS.

Vous n'êtes pas la seule, mon enfant ; entre elle et votre sexe l'antipathie est générale.

PÂRIS.

Depuis que vous m'avez quitté, Déesse, ma fortune a bien changé de face.

OENONE.

On croyait que ce n'était qu'un aventurier ; on sera bien étonné quand on saura que c'est un Roi, et un grand Roi encore.

MOMUS.

On sera moins surpris de voir votre métamorphose ; la Majesté vous ira à merveille, mais je vous avertis que, pour bien établir votre Puissance, c'est de moi qu'il faudra prendre conseil, ma petite reine.

OENONE.

De vous ! Vous êtes l'ami de la folie, je crois ?

MOMUS.

C'est à cause de cela que je dois vous servir de guide ; apprenez, ma belle poulette, que l'empire des femmes ne tient presque jamais qu'à un petit grain de folie, assaisonné par la gaieté.

OENONE.

Mais....

MOMUS.

Chut. Les moments sont précieux.

PALLAS.

On t'a donc révélé le mystère de ta naissance ; on t'a dit la vérité : oui, tu es Prince ; mais écoute, Paris, qu'est-ce que ce titre sans les qualités de l'âme qui sont les seuls trésors de la terre ?

OENONE.

Pour des trésors, nous n'avons point à nous plaindre ;
assurément nous n'en manquerons pas.

PÂRIS.

Il est vrai que la généreuse épouse de Jupiter veut nous
comblar d'honneurs et de richesses.

PALLAS.

Des richesses ! De l'or, apparemment ?

OENONE.

Sans doute. Que signifie ce souris dédaigneux.

PÂRIS.

Pour un Roi qui songe à se rendre digne de ce nom, que
voulez-vous de mieux que l'or, l'âme de tous les grands
projets ? Connaissez-vous, Déesse, quelque chose
au-dessus ?

PALLAS.

Assurément.

PÂRIS.

Quelle est cette chose ?

PALLAS.

La sagesse.

MOMUS, à part.

Je prévois que notre guerrière aura de la peine à se faire
entendre.

PALLAS.

Ah ! Mon fils, tu ne conçois pas la félicité d'un prince qui
possède un pareil trésor ; image de l'Astre bienfaisant qui
luit sur ta tête, c'est de lui qu'émanent la vie et
l'abondance; de son trône Auguste, ses regards pénètrent
dans tous les ordres de l'État ; il vit par la pensée dans
chaque famille de citoyens ; il devient lui-même un
simple sujet pour mieux connaître leurs besoins, et ce
n'est qu'en les rendant heureux qu'il montre qu'il est Roi.
Quelle satisfaction douce ; quelle volupté de sentiment il
goûte à dire chaque jour : j'ai des voisins qui me
respectent, un peuple qui m'adore, des amis qui m'aiment
! Ces plaisirs là ne sont pas brillants, mais ils sont purs, et
les seuls qui ne trompent jamais.

PÂRIS.

Quel charme j'éprouve à l'entendre !

OENONE.

Elle gagne vraiment à se faire connaître. Qui est-ce qui aurait pensé cela ?

PÂRIS.

Ô la plus auguste des Déesses, écoutez ma prière. Je suis satisfait de mon humble condition ; je n'ai jamais désiré que les Dieux m'en donnassent une autre ; mais si tel est mon destin ; si je suis né en effet pour occuper un trône, ne pourriez-vous m'accorder la vertu qui en rend aussi digne.

MOMUS.

Si elle le peut ! Je le crois : c'est elle qui y préside.

PALLAS.

Ce n'est pas tout ; je préside encore aux combats, et je puis aussi d'apprendre le grand Art de la Guerre.

OENONE.

Oh ! Par exemple voilà qui est bien différent. Fi ! Le vilain métier que de détruire le monde !

MOMUS.

La nature vous a faite pour toute autre chose, n'est-il pas vrai ?

PALLAS.

Rassurez-vous ; je suis loin d'avouer tous ces Conquérants si vantés, ces trop célèbres destructeurs qui remplissent la terre du bruit de leurs cruautés ; leurs talents me sont en horreur ; de tels monstres ne peuvent être inspirés que par les Furies. Mais il est des malheurs nécessaires ; si je suis ton guide, mon enfant, tu n'entreprendras la guerre que pour maintenir la paix. L'injustice de tes voisins pourra seule t'attirer aux champs de Mars ; c'est alors que je volerai vers toi, j'amènerai ces deux Génies, qui, quoique issus de moi dans le même temps, se trouvent pourtant si rarement ensemble ; je mettrai dans tes yeux celui de la prudence, qui fait tout voir, tout ordonner ; et dans ton coeur, celui de l'audace, qui fait tout entreprendre et tout braver : paraître et vaincre seront une même chose ; et joignant au triomphe du Guerrier la clémence du grand Homme, tu te feras un nom aussi fameux, aussi chéri qu'immortel.

PÂRIS.

Je ne résiste plus : puissante Déesse, accordez-moi, de grâce, de si précieux dons, et demandez-moi tout ce que vous voudrez.

OENONE, à part.

Est-il fou ? Que veut-il donc faire ?

PALLAS.

Tu en seras quitte à bon marché ! Tu tiens dans ta main la seule récompense qui puisse me flatter.

MOMUS, à part.

La raison l'emporterait-elle sur l'amour et sur la fortune dans le coeur d'un jeune homme ? Je suis curieux de voir ce nouveau prodige.

PALLAS.

Eh bien !

PÂRIS.

Non, non, je n'hésite pas ; vous réunissez tous les charmes, vous méritez tous les prix ; recevez celui...

SCÈNE IX.

Les mêmes.

VÉNUS, paraissant tout-à-coup dans le fond du Théâtre.

Voilà donc mes soupçons vérifiés.

PALLAS.

Le contre-temps funeste !

VÉNUS.

Le temps est écoulé, et cependant l'on demeure. La Sagesse a vraiment l'art d'endormir son monde.

MOMUS.

Un moment plus tard ce sommeil là ne vous eût pas fait rire.

PALLAS.

Je me retire ; je compte sur toi, Pâris.

MOMUS.

Que faire ici ? Il vont parler d'amour, de sentiment : ces mots seuls me font bâiller.

Il sort.

SCÈNE X.

OEnone, Vénus, Pâris.

VÉBUS.

Vous baissez les yeux l'un et l'autre. Que s'est-il donc passé ? Vous ne répondez point... Vous rougissez. Seriez-vous par hasard un peu...

PÂRIS.

Que trop coupables.

VÉBUS.

Je gage que j'ai deviné le crime : vous m'alliez trahir.

PÂRIS.

Il est vrai.

VÉBUS.

Cela est un peu surprenant.

PÂRIS.

Inconcevable pour moi-même ; mais je vous revois, Déesse, et tout est oublié.

VÉBUS.

Par quel art, par quel charme mes rivales avaient-elles donc pu vous séduire ?

PÂRIS.

Si vous saviez ce qu'on m'offrait.

OENONE.

Et à moi.

VÉNUS.

Eh bien !

OENONE.

Junon me donnait tous les trésors du monde.

VÉNUS.

Et moi, je vous donne la beauté.

Elle tire sa Ceinture, qui était cachée dans ses cheveux, et la passe autour d'OEnone : la Bergère va se mirer dans le ruisseau voisin.

PÂRIS.

Minerve m'offrait un nom glorieux.

VÉNUS, en lui remettant un papier.

Et Vénus le bonheur.

PÂRIS.

Que vois-je ? Le père d'OEnone consent à notre union !

À OEnone, qui est venue se mettre dans la Place où était Vénus, et qu'il prend pour cette Déesse.

Généreuse immortelle, comment ai-je mérité tant de faveurs ? Quel prix pourra jamais m'acquitter envers vous ?

Il se tourne du côté de Vénus.

Tiens, chère OEnone, regarde.... Ô Ciel ! Quel changement ! Quel prodige ! Aussi belle que Vénus !

OENONE saute au col de Vénus, en s'écriant.

Ah, Déesse!

MOMUS, paraissant dans le fond du Théâtre.

À part.

Jupiter trouverait peut-être mauvais que j'abandonne ainsi mon poste ; c'est un Seigneur qui n'entend pas raillerie, et moi, naturellement, je n'aime pas les affaires sérieuses.

PÂRIS.

Divin Momus, vous voici fort à propos. Avertissez, je vous prie, les deux autres Déeses de se rendre ici ; mon choix est fait. Je sais maintenant à qui des trois je dois donner la Pomme...

Momus sort.

OENONE.

Quelle faible récompense pour tant de bienfaits !

VÉNUS.

J'ai commencé votre félicité, mes enfants, je la veux achever. Le Roi Priam, de qui tu es sorti, est un de mes plus chers adorateurs, je vais vous mener à sa Cour; il te reconnaîtra pour son fils. Tu le remplaceras au Trône, et, t'éclairant de mon génie, j'espère prouver que, pour rendre un Royaume florissant, la mère des Amours vaut bien l'orgueilleuse Opulence, et la froide Sagesse.

SCÈNE XI.

Tous les Acteurs.

JUNON.

Je vais enfin confondre mes rivales.

PALLAS.

Je vais donc voir finir une indigne concurrence.

PÂRIS.

Déesses, écoutez de grâce, et rendez-moi justice. Junon, vous avez flatté mon ambition, recevez mes remerciements ; Minerve a éclairé ma raison, elle mérite toute mon estime ; mais Vénus a gagné mon coeur, et je lui dois la Pomme...

Il la lui donne.

JUNON.

L'ingrat !

PALLAS.

Le perfide !

MOMUS.

Consolez-vous : chacune aura son tour.

JUNON.

Comment ?

MOMUS.

Oui, selon son âge :

À Junon.

Vous, quand il aura.....

OENONE.

Combien ?

MOMUS.

Trente ans. Pour vous, divine Sagesse..... peut-être jamais ; mais si cela arrive.....

OENONE.

Que cela soit donc bien tard.

MOMUS.

Oh ! Selon l'usage, après la soixantaine..... Eh ! mais ne vois-je pas les Grâces ? Elles viennent, sans doute, vous féliciter sur votre victoire.

OENONE.

Ah ! la belle famille !

SCÈNE XII ET DERNIÈRE.

Les mêmes, excepté Minerve et Junon, les trois Grâces.

LA PREMIÈRE DES GRÂCES.

Venez, mes soeurs, chantons la Reine de Cythere,
Célébrons ce grand jour, réunissons nos voix ;
Elle est mère du Dieu qui féconde la terre,
Et commande à celui qui la tient sous ses lois.

Une troupe de Bergers et de Bergères se rassemble à la voix des Grâces.

5 Venez Bergers, fêtons la Reine de Cythere ;
Unissez, beaux Bergers, vos Danses à nos voix.
Danse des Bergers et des Bergères.
La fortune perfide, et la gloire cruelle
Peuvent, pour un moment, séduire un jeune coeur.
10 Mais si d'une belle
L'aspect enchanteur
Tendrement l'appelle,
Bientôt il chancelle,
Et l'amour l'attelle

15 A son Char vainqueur.

Danses des Bergers, etc.

DEUXIEME GRÂCE.

Quel nuage, ô mortels, vous cache la lumière ?
Les préjugés toujours seront-ils vos tyrans ?
Votre vie entière
N'est qu'une carrière
20 De maux différents ;
Si l'on y voit naître
Quelque fleur champêtre,
C'est pour les amants.
Danse des Bergers, etc.

TROISIÈME GRÂCE.

25 J'ai moins d'art que mes soeurs, moins d'attraits en partage ;
Et cependant, au gré de mes timides vœux,
Du plus grand des Dieux,
J'ai reçu l'hommage ;
Dis, Reine des Cieux,
30 Quels sont donc les charmes des secrètes armes
Que portent nos yeux ?

LES DEUX PREMIÈRES GRACES, ensemble.

Chantez, chantez la Reine de Cythere,
Célébrez son pouvoir, reconnaissez ses droits ;
Elle est mère du Dieu qui féconde la terre,
35 Et commande à celui qui la tient sous ses lois.

Les Grâces se réunissent aux Danses des Bergers et des Bergères.

FIN

PRESENTATION des éditions du THEÂTRE CLASSIQUE

Les éditions s'appuient sur les éditions originales disponibles et le lien vers la source électronique est signalée. Les variantes sont mentionnées dans de rares cas.

Pour faciliter, la lecture et la recherche d'occurrences de mots, l'orthographe a été modernisée. Ainsi, entre autres, les 'y' en fin de mots sont remplacés par des 'i', les graphies des verbes conjugués ou à l'infinitif en 'oître' est transformé en 'aître' quand la la graphie moderne l'impose. Il se peut, en conséquence, que certaines rimes des textes en vers ne semblent pas rimer. Les mots 'encor' et 'avecque' sont conservés avec leur graphie ancienne quand le nombre de syllabes des vers peut en être altéré. Les caractères majuscules accentués sont marqués.

La ponctuation est la plupart du temps conservée à l'exception des fins de répliques se terminant par une virgule ou un point-virgule, ainsi que quand la compréhension est sérieusement remise en cause. Une note l'indique dans les cas les plus significatifs.

Des notes explicitent les sens vieillis ou perdus de mots ou expressions, les noms de personnes et de lieux avec des définitions et notices issues des dictionnaires comme - principalement - le Dictionnaire Universel Antoine Furetière (1701) [F], le Dictionnaire de Richelet [R], mais aussi Dictionnaire Historique de l'Ancien Langage Français de La Curne de Saint Palaye (1875) [SP], le dictionnaire Universel Français et Latin de Trévoux (1707-1771) [T], le dictionnaire Trésor de langue française tant ancienne que moderne de Jean Nicot (1606) [N], le Dictionnaire etymologique de la langue française par M. Ménage ; éd. par A. F. Jault (1750), Le Dictionnaire des arts et des sciences de M. D. C. de l'Académie française (Thomas Corneille) [TC], le Dictionnaire critique de la langue française par M. l'abbé Feraud [FC], le dictionnaire de l'Académie Française [AC] suivi de l'année de son édition, le dictionnaire d'Emile Littré [L], pour les lieux et les personnes le Dictionnaire universel d'Histoire et de Géographie de M.N. Bouillet (1878) [B] ou le Dictionnaire Biographique des tous les hommes morts ou vivants de Michaud (1807) [M].